



La vie des "hommes infâmes" dans la société de disponibilité

Sophie Pène

► To cite this version:

Sophie Pène. La vie des "hommes infâmes" dans la société de disponibilité. Études de communication
- Langages, information, médiations, 2005, 28, pp.107-124. halshs-00113817

HAL Id: halshs-00113817

<https://shs.hal.science/halshs-00113817>

Submitted on 14 Nov 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sophie Pène

La « Vie des hommes infâmes¹ » dans la société de disponibilité

La liberté est une des questions qui manifestent le mieux aujourd'hui la désorientation des sciences humaines à propos du monde du travail : augmentée par le savoir, entravée par le pouvoir, elle symbolise notre image contrastée du salariat. Les biens et surtout la confiance que le travail procure donnent la réserve, le « support » (Castel et Haroche, 2001) nécessaires pour prendre des risques et aller de l'avant : à partir du XVIIIe siècle l'individu s'affranchit de sa subordination à la famille et à la tradition villageoise. La ressource née de son travail physique lui permet de s'enrichir et d'espérer, de s'isoler et d'affirmer la propriété de soi. Mais le salariat est aussi une « forme moderne de l'esclavage » (Moulier-Boutang, 1996). Les sciences humaines n'ont cessé d'osciller, considérant le travail comme un asservissement et une émancipation. L'actualité du salariat amplifie les ambiguïtés : l'évaluation a accaparé des avatars des « techniques de soi », absorbant la subjectivité dans des exercices pervers d'autocritique et d'engagement, préparant parfois l'acquiescement du sujet à sa propre mise à l'écart. Simultanément la valorisation des compétences réenchante la vie des salariés. Elle les entraîne dans une explicitation de la pratique dont ils se disent souvent heureux. Elle accroît leur intelligibilité de la tâche et des systèmes. Argyris et Schön (2002) ne craignent pas d'affirmer que la plus forte des motivations au travail serait le désir d'apprendre !

Quoi qu'il en soit, les modifications de l'organisation productive sont une nouvelle donne. Aujourd'hui structurée par les systèmes informatiques réseaux et Web, celle-ci redessine la place de l'individu au sein de communautés de métiers, de projets, de savoirs. D'une structure pyramidale, les hiérarchies évoluent –péniblement- vers des structures matricielles qui affirment privilégier les réseaux, la communication *bas-haut* (*bottom up*), les équipes projets. Elles s'intéressent donc à la « gestion » des interactions.

En fait les entreprises sont en plein flottement et cumulent les systèmes, créant pour les individus des points de tension presque insupportables entre détermination bureaucratique des tâches et sollicitation à l'initiative et à l'autonomie. La communication est instrumentalisée et prend un rôle majeur. Les échanges langagiers oraux et écrits, mais aussi les systèmes documentaires, les formats d'écriture et les outils de publication ont une valeur parfaitement reconnue par le management et sont intégrés au système productif.

Les Sciences de l'Information et de la Communication (SIC) couvrent dans leur diversité tout le champ impliqué par cette reconfiguration : l'analyse conversationnelle, l'analyse du discours, la sémiologie, l'analyse de l'industrie de la communication, les sciences de la documentation et de l'information, la communication organisationnelle, la production ou la critique du marketing et de la publicité. Si, comme l'affirme Bernard Stiegler (2004a), la ou le politique ne peuvent être interrogés qu'en spécialisant les approches, c'est-à-dire en s'intéressant aux politiques industrielles et aux industries culturelles,

les SIC ont une responsabilité : elles sont à même de prendre à leur charge une approche sémiologique et politique² des discours de travail³.

Au vu de la technicisation médiatique (industries de l'audio-visuel, industrie du jeu en réseau, travail nomade et à distance, commerce électronique, réseaux haut débit), il n'est pas aventureux de penser que la structure de l'organisation de travail, son environnement numérique, et la place de production et de consommation allouée à l'individu salarié sont à la fois le laboratoire, le modèle et le générateur de sa place dans la société en général, celle-ci équivalant souvent désormais à sa place « d'être assis » devant un écran télévisuel ou informatique.

Les différentes spécialités des SIC sont en accord sur les missions et les enjeux scientifiques d'analyse des organisations. Pour travailler de conserve, elles recherchent le cadre analytique susceptible de réordonner les questions du « savoir » et du « pouvoir » (Jeanneret et Ollivier, 2004). Il est tentant de le chercher dans la relecture de Foucault et de Deleuze. En quoi la pensée de Foucault peut-elle résoudre l'immobilité à laquelle condamnent les ambiguïtés multiples que vivent les SIC orientées vers la description de l'organisation ? C'est à cette réflexion qu'engage la proposition de ce numéro et cet article s'y applique : l'assujettissement de l'individu à l'organisation, ou au contraire son épanouissement grâce à l'organisation, se referment sur une aporie. La question ne nous apprend rien que nous ne sachions déjà. En revanche les *communautés de travail* sont peut-être un dispositif qui révèle les nouveaux besoins du système productif : activer l'intelligence et la disponibilité de ses acteurs les plus ordinaires.

La désorientation des sciences humaines

Les SIC ont dû conquérir leur territoire « communication organisationnelle » sur celui de la sociologie. Elles y ont apporté leur capacité à décrire aussi bien les systèmes de communication que les échanges du proche. Mais comme la sociologie du travail, elles l'ont fait en traitant l'entreprise comme un monde en soi, quasiment décroché de la société. Aujourd'hui le rôle de l'information dans les dispositifs de contrôle incite à inverser le mouvement : les dispositifs de production ne sont-ils pas explicatifs de la vie sociale dans son ensemble ?

La « domination » obsolète ?

La demi-teinte caractérise notre jugement scientifique sur l'entreprise. Les études ethnographiques des interactions et des micro-situations mettent plutôt en valeur les intelligents bricolages des personnes (Clot, 1995 ; Girin et Grosjean, 1996). Elles restent habitées par une énergie très forte de la sociologie du travail, montrer l'intelligence du travail ouvrier⁴. Les approches dérivées de l'ethnométhodologie, elles aussi centrées sur des terrains, étouffent toute interprétation en termes de rapports de force, cherchant les marques minuscules des ajustements endogènes et de constructions de

cadre permettant l'action conjointe. Cela caractérise les enquêtes se rattachant au domaine des usages et de la cognition distribuée : elles ont beaucoup enseigné sur le tacite et l'implicite des interactions, elles ont aussi contribué à l'évanouissement de la domination qu'impliquent pourtant toute production, y compris dans nos nouveaux environnements technologiques.

Les études touchant aux supports numérisés concernent l'entreprise mais ne la considèrent pas : elles s'intéressent à la chaîne de production et de reconfiguration du document, à la navigation, à l'agencement d'information : elles étudient le Web et les TIC comme un univers en soi. La communication organisationnelle se centre sur la fonction de communication presque indépendamment des fonctions productives. Les SIC se sont donné de multiples limitations, liées à des exigences méthodologiques mais aussi à l'effet de notions fascinatrices. L'« épreuve » (Boltanski, 1990) remplace ainsi les rapports de force : épreuve de l'altérité (étude des interactions), épreuve de la norme (travail prescrit, travail réel), épreuve de la technique (changement technologique, contrainte cognitive engendrée par la technologie).

Les sciences de gestion connaissent une restriction du même ordre. Jacques Girin (2001) a montré les empêchements issus des « théories de l'agence » : applications économiques de la théorie des jeux, ces modèles rapportent les relations de travail à des contrats que chaque acteur optimise, maîtrisant l'allocation de ressources en fonction de l'espérance de gain. L'environnement (« humain, technique, financier, organisationnel ») compose la ressource agencée par le jeu de l'acteur. Jacques Girin souligne l'impasse dans laquelle ce schéma place les sciences de l'organisation : la question de la constitution de l'autorité se réduit à la chaîne presque mécanique des dépendances. Elle se perd dans la modélisation décisionnelle de l'action traitée comme une mise entre joueurs.

Affaiblissement de la position critique

En décrivant l'activité cognitive et l'interaction comme socles du travail, les chercheurs (Borzeix et Fraenkel, 2001) ont promu la fonction de découverte et de transformation de soi et de l'organisation que le travail enclenche. Aujourd'hui les gestionnaires et les managers sont les premiers à reprendre ce discours et à appuyer sur l'implication cognitive la conquête d'innovations dans des environnements compétitifs.

Ainsi la fonction critique court-elle le danger d'être injustement retournée en une fonction d'étayage. « C'est désormais la science des sociétés qui devient le véhicule du contrôle et non pas la science du capital »⁵. Les sciences du langage et de la communication sont particulièrement sollicitées : la compétence de traitement documentaire, rédactionnel, communicationnel, cognitif du document est l'élément clé du dispositif de savoir et de pouvoir de la société de l'information⁶.

Repérer sans surveiller

Comme en miroir, le monde du travail a vu s'affaiblir les contrôles, transformés en repérages flottants. La pointeuse réapparaît en badgeuse. Elle sert à cumuler du temps de RTT plutôt qu'à ajuster des heures d'arrivée ou de sortie collectives. Les consignes s'atténuent au profit des prescriptions implicites et intériorisées (Moatty, 1995). A la libération de temps correspond un renforcement de productivité, que nous savons mieux noter que décrire. Les tâches sont perçues comme infaisables. Plus aucune durée n'épuise l'étendue de la chose à faire. A la rigueur de la cadence, de l'automatisation, de la standardisation s'ajoutent aujourd'hui l'auto-assignation et l'adhésion aux enjeux du lointain, des charges mentales de dirigeants sans privilèges, pour un monde d'ouvriers du langage. La coupure entre la vie privée et la vie de travail est battue en brèche par les courriels, les extranets, la téléphonie mobile, introduisant une multimodalité à la fois désirée et honnie : chacun travaille peu ou prou de chez soi, à tout moment. La commodité se retourne en disponibilité.

Les oppositions qui ont structuré les études sur le travail, individu vs organisation, automatisation vs création, contrôle vs autonomie continuent à mobiliser l'attention des chercheurs au risque de manquer un moment clé de l'évolution du travail : la sollicitation et la consignation des échanges langagiers du travail sur des plates-formes coopératives.

Le contrôle des savoirs ordinaires

Les dispositifs disciplinaires analysés par Foucault ont marqué la pensée au point d'être souvent simplement transposés. On examine leur opérabilité dans les contextes contemporains : le panoptisme de la prison du XIXe siècle renaîtrait avec le collier électronique du portable et du courriel ; n'est-ce pas une fausse route, qui nous détourne d'un effort plus urgent, la détection des dispositifs propres à notre temps ? Quels sont nos régimes de visibilité et d'inscription ? Quels besoins de pouvoir expriment les machines à communiquer (Perriault, 1989) de notre société ? Le contrôle de la vie privée existe, c'est acquis, mais il masque une construction en cours, bien plus déterminante pour la modernité, celle de l'écriture des savoirs et de ses outillages. Car si la société disciplinaire contrôlait les actes, notre société de compétition s'intéresse à l'écriture des savoirs.

La grammatisation des savoirs

Sylvain Auroux (1993) distingue trois « grammatisations » historiques, modes cumulatifs d'objectivation de la langue permettant des combinatoires, des découpages, des comparaisons, des mnémotechnologies :

1. l'écriture archaïque comme invention technologique et développement de savoirs métalinguistiques ;

2. Au cours de la Renaissance européenne, l'écriture des dictionnaires et des grammaires des langues vernaculaires entre 1450 et 1600 ;

3. l'automatisation contemporaine du traitement de langage humain, les industries de la langue.

Bernard Stiegler (2004b) applique le terme à la numérisation, en particulier celle du son : elle discrétise, indexe, reforme, élargit les possibilités et la maîtrise conceptuelle de l'écoute, en modifiant le flux temporel de la perception. Les Environnements Numériques de Travail (ENT) accumulent des masses de données numérisées structurées (bases de données, documents indexables) et non structurées (dialogues par voix IP ou écrits, mails, wiki, blogs, forums). Le web sémantique, les architectures de sites, les *mapping* (cartographie) s'efforcent de repérer et de réemployer les éléments de création de valeur de ces informations librement déposées. Ces traces documentaires et métacognitives de l'activité de travail dans toutes ses dimensions (relationnelle, imaginative, critique, anticipatrice, évaluative, heuristique) sont l'enjeu d'une nouvelle grammatisation de données telles que dialogues, « sous-conversation », qui n'ont pas à proprement parler d'écriture réutilisable mais qui sont l'objet central du knowledge management car les plus riches en accents contextuels, plus nuancées et plastiques que les écrits formels : on ne sait pas très bien actuellement rendre pérennes les contenus de ces débats qui sont pourtant les discours les plus riches en intelligence. C'est pour désigner cette tentative qu'est proposée ici l'idée d'une quatrième grammatisation, celle des savoirs.

Pour les capter, une première condition, avant même de trouver les solutions de traitement et de réemploi productif, est de parvenir à réunir les pairs dans des communautés de dialogue : cet enjeu met sous la lumière du pouvoir des salariés ordinaires bien éloignés des centres de décision.

Anonymat et lumière

« La vie des hommes infâmes » donne une leçon : si l'homme ordinaire est amené à la lumière, c'est que le « pouvoir » trouve un intérêt aux signes dont il est porteur. Pour l'économie de la connaissance, c'est l'activité intellectuelle de conception, d'ajustement, d'hybridation, de capture des énoncés qui accroît la valeur du travail.

L'homme infâme : « celui qu'aucune rumeur flatteuse ou pas ne rend célèbre sinon l'accident d'un récit, dont la vie a quelque chose de gris et d'ordinaire au regard de ce qu'on estime d'habitude digne d'être raconté »⁷. Michel Foucault se retourne vers cet infâme que protège de l'effacement une rencontre avec le pouvoir ; le trouble qu'il a causé, dilapidation, exhibition, en a été l'occasion. La plainte d'un voisin ou d'un proche, un époux, un fils, porte devant le prince le récit d'une intimité (une sexualité, un mode de dépense) devenue une gêne et une menace.

Ces témoignages alimentent une administration normative des faits et gestes et livrent la « grille d'intelligibilité » que l'Occident a alors entrepris de poser sur les manières d'être et de faire. La construction de la société disciplinaire, entre 1660 et 1760, suscite une mécanique d'enregistrement. Le jugement des proches indique la limite du

supportable et en fait juge le monarque : l'intime rencontre le politique. Sa matière forge et compose les lignes du politique.

Gilles Deleuze s'emballe pour cet homme infâme, ce quidam négativement illustre. Il y voit une marque de la « gaieté discrète » de Michel Foucault : « c'est une particule prise dans un faisceau de lumière et une onde acoustique. Il se peut que la gloire ne procède pas autrement : être saisi par un pouvoir, une instance de pouvoir qui nous fait vivre et parler »⁸.

Les faits et gestes que la société de souveraineté décrivait ne sont plus exposés à ce même contrôle politique. En revanche, un nouveau domaine réunit des hommes ordinaires et les transforme en anonymes illustres, intéressant le pouvoir de notre temps, la société d'« hyper-production »⁹.

Travail et méta-travail

Le salarié est sans valeur durable. Il le découvre par les licenciements massifs ou expéditifs, par l'anéantissement que représente la perte d'emploi, par l'absence de corrélation entre son implication et sa carrière. Mais l'organisation du travail affecte de donner une grande importance à son engagement, à sa participation, à ses vues de terrain. Il est le grand homme du territoire lilliputien ou continental qu'il occupe ; il en rend les comptes par un reporting quasi quotidien que l'informatique de gestion décisionnelle ne cesse d'affiner. On attend de lui exécution, évaluation et invention. Comment expliquer cette contradiction ? Perdu dans une masse, il est cependant sous la lumière. Si l'observation de ses actes est grossière et se borne à un repérage, la capture de ses savoirs génère un dispositif inventif et surprenant. Ce qu'il sait, ce qu'il pense, ce qu'il écrit, ce qu'il imagine ou prévoit, intéresse bien plus que ses mouvements. Son faire est son dire. L'équipement des années quatre-vingt-dix, entretiens de progrès, bilans de compétences, fiches de poste, lettre de mission s'est étoffé. Le système d'information *Ressources humaines* maille ses évolutions, évalue sa trajectoire et mesure son potentiel : le « cycle de vie » informatique du salarié désigne son existence, archivée et attestée par les multiples fichiers le décrivant diachroniquement, actif dans différents processus et réseaux (notations, congés, réalisations, participations, missions, voyages, horaires, salaires, formation).

Synchroniquement, ses relations aux autres sont stimulées par des plates-formes de gestion de projet et de travail coopératif, les wikis de conception collective. Car la lumière du pouvoir s'est tournée désormais vers les groupes : *l'intelligence collective* d'un réseau capable de traduire en actes et discours ses propositions est le savoir qu'il faut rendre visible : comment saisir les ajustements tacites qui permettent qu'un groupe adopte la meilleure des actions possibles sans négociation apparente ? Comment standardiser des cadres efficaces d'évaluation, de décision et d'action ? Comment retrouver et stabiliser ce qu'apportaient au fil du temps la culture d'atelier ou les langues de métier ? Comment retrouver pour une société métastable les qualités de la pérennité perdue ? C'est ce bien que recherche le management coopératif des communautés.

Les « bonnes pratiques »

L'ingénieur d'une filiale suédoise d'EDF alimente en « bonnes pratiques » un intranet consacré à l'isolation thermique. Un Chilien y joue le rôle d'expert en protection des forêts : lointains, inconnus, ils sont nommés et vus, loués et écoutés. La Caisse des Dépôts bâtit les éléments de sa politique de développement durable avec ses salariés, en leur demandant de contribuer à proposer, évaluer, catégoriser de bonnes pratiques. Les membres des sociétés savantes du XVIIIe siècle s'écrivaient, lisaient des mémoires dans des cabinets fréquentés par la noblesse, disputaient, arrêtaient une thèse. Les communautés de développeurs *open source* ont découvert la puissance du travail partagé et soumis à l'épreuve critique des contributions publiques. Les entreprises intègrent ce modèle organisationnel qui repose sur un management incitatif, des contributions consenties, des outils de dialogue à distance adaptés.

Le modèle est bien accueilli, perçu comme une alternative apaisante. A la pression supportée par l'individu se substituerait la force protectrice d'encaissement et de réaction d'une équipe. Il est peu noté que la communauté vit selon une forte dynamique de contrainte, celle de l'économie du don et contre-don¹⁰. Dans la vie de travail, elle devient le modèle productif de la mise en commun des savoirs. On ne peut pas ne pas participer. Le grain de la communauté est significatif de la situation des sujets dans l'organisation. Ni individus, ni masse, il a fallu les rassembler selon des arborescences qui favorisent les dialogues du proche intéressant le lointain.

Ce dispositif¹¹ techno-communicationnel vise la mobilisation et la disponibilité. Il dessine les besoins de la société hyperindustrielle. Il s'adapte au travail multimodal d'entreprises sans contours, « gazeuses », dit Deleuze. Même si les statistiques de connexion dessinent parfaitement l'activité de lecture et de publication de chacun, la focale est réglée sur le groupe. La *vie des hommes infâmes* n'intéresse plus le pouvoir : mais la *communauté des infâmes*, précieuse par sa matière, vaine par ses membres, est l'architecture symbolique de la grammatisation des « savoirs » : « Chaque dispositif a son régime de lumière, manière dont celle-ci tombe, s'estompe et se répand, distribuant le visible et l'invisible, faisant naître ou disparaître l'objet qui n'existe pas sans elle »¹².

Dispositifs de disponibilité

« Beaucoup de jeunes gens réclament étrangement d'être « motivés » (...) ; c'est à eux de découvrir ce à quoi on les fait servir, comme leurs aînés ont découvert non sans peine la finalité des disciplines »¹³, écrit Gilles Deleuze, décrivant en 1990 le glissement des sociétés disciplinaires vers les sociétés de contrôle. A quoi « nous font servir » les Environnements Numériques de Travail ?

Techniques de coopération à distance

La communauté est équipée techniquement d'une « plate-forme coopérative », relais contemporain des *Computer Supported Cooperative*

Work (CSW, Cardon, 1997) : ces logiciels dits de *gestion de contenu* (CMS, soit *e-content management system*) ont de plus en plus souvent une origine *open source*. A partir du noyau de l'outil de publication qui permet à chacun de déposer des fichiers en fonction de ses droits de rédacteur ou d'administrateur, on ajoute des fonctionnalités élémentaires (actualités, articles, forums, l'instant messaging (Chat), les courriels, les questionnaires, les sondages, les agendas partagés, e-letter, quizz, pop-up, blocs) ou plus rares (blogs, wikis, schémas heuristiques, modules de conduite de projet, de reporting, de management, accès au système de pilotage supports R&D (plateau innovation, réseaux thématiques, bases de connaissances) »¹⁴.

L'organisation industrielle était fondée sur la complémentarité et la successivité. Puis les plateaux de co-conception ont tendu vers la simultanéité. Les plates-formes coopératives introduisent une synchronisation à distance. La machine à communiquer transfère ou partage les documents. La plate-forme coopérative contourne la contrainte de la séparation spatiale. Mais la modification la plus importante concerne la temporalité. L'observation de ces communautés montre l'intériorisation de la contrainte de présence ; les membres restent connectés, quoi qu'il arrive. L'émulation pousse à être là (« connecté », « actif »), chacun veillant intuitivement à la régularité de la présence de tous les autres et des publications que son passage laisse. La visibilité de l'activité (compteurs, signatures) pousse à des challenges inconscients dans l'édition des messages.

Synchroniser les produits

A distance, les membres en viennent à adopter un fonctionnement quasi synchrone, souscrivant à la « présence à distance » (Weissberg, 1999). Quelle que soit l'occupation en cours, chaque membre de la communauté demeure attentif au pop-up qui s'ouvre et « pingue », imposant de faire face. La temporalité partagée est le critère primaire de participation à la société de disponibilité : répondre le plus vite possible, réagir à la présence d'autrui, au signe d'une présence, une salutation, une question, un « émoticône ». Le rythme est rapide : les rédacteurs d'un travail commun se tiendront constamment au courant de leurs faits et gestes. Chaque absence se justifie par des explications qui mobilisent l'intime, l'externalité, les autres rôles sociaux, et finalement nourrissent et solidifient la communauté.

Si la responsabilité est un engagement symbolique individuel (*répondre à* et *répondre de*), la disponibilité sans condition serait l'acceptation d'un devoir de réponse, quels que soient le niveau, le thème, l'auteur de la question. Reconnaissance de l'interdépendance, mais aussi acceptation du *kairos*, la circonstance qui projette dans un autre cadre. La disponibilité est sollicitée selon des formes propres au travail à distance : le rappel d'une urgence ; l'ajustement organisationnel auquel pousse le fait qu'aucun implicite, faute de perception commune et tacite de la *deixis*, n'est partagé sans une abondante glose ; la justification de chaque acte de communication, qui maintient une activité cognitive continue. Tout se faisant *in absentia*, une poussée discursive morcelée porte le collectif, constituant un formidable arsenal méta-productif, archive diachronique du projet.

Ainsi se manifestent un tacite, un implicite, un intuitif du travail intellectuel, documentant une communauté diasporique nouée sur des « projets », attelée à la collecte des nuances, des commentaires, des traits de l'esprit d'escalier que ne savent pas retenir les rapports et les comptes.

Production et consommation

Cette grammatisation des dialogues de travail cherche la visibilité de l'activité réflexive et méta-productive d'un groupe. L'incertitude du futur immédiat et la versatilité stratégique imposée par la mondialisation pousse les entreprises à s'intéresser à l'éventuel, au potentiel, à l'hypothèse. Le dispositif de travail doit maintenir en éveil des communautés attentives, réfléchissantes et discutantes, adaptée à la « perpétuelle métastabilité »¹⁵. Etre là, paré, répondre dans l'instant, mener tous les fils ensemble avec tous les êtres du co-travail, quelles que soient les appartenances multiples, le grain de l'action attendue, rester disposé et disponible.

Au printemps 2004, la phrase de Patrick Le Lay « Ce que nous vendons à Coca-Cola, c'est du temps de cerveau disponible » a marqué les esprits. Elle a renforcé l'attention portée à l'industrialisation de la production et de la consommation culturelle. La synchronisation et la stéréotypie des « éprouvés » et des pensées, facilitées par des machines comme la télévision (Stiegler, 2004a) ne sont pas simplement un embrigadement tourné vers le « consommer ensemble et de même ». C'est aussi un vecteur de la productivité, qui périmé déjà le dispositif de « contrôle » en l'enrichissant par la « disponibilité » : le débat se déploie et se maintient dans le présent perpétuel de l'enregistrement numérique que les ontologies aideront à entreposer et à explorer. La grammatisation des savoirs est la condition par laquelle cette disponibilité est utilisable. Faute de moteur apte à se piloter au sein de formats et de fichiers hétérogènes, cette profusion discursive ne serait que pollution des serveurs et temps perdu.

Conclusion

La société de discipline oppose l'individu et la masse, distribue des clés. La société de contrôle anime la rivalité, distribue des mots de passe. La société de disponibilité maintient des pairs en intelligence collective, aiguise la perception et l'interprétation, motive l'action à distance par des questions communes, suspend le cadre perceptif immédiat.

Les SIC se trouvent sur le devant de la scène, car, avec l'intelligence artificielle, elles travaillent à la science du document, aux modes d'exploration qui sauront augmenter la capillarité de bases aujourd'hui étanches et hétérogènes. Elles élèveront les capacités de recherche, aujourd'hui intuitivement abaissées par un utilisateur vite satisfait d'un « mot-clé » qui « répond ».

Or nos réponses sont inhibées, nous traitons de façon dissociée technicité et dispositifs. La grammatisation des savoirs, si l'on accepte cette expression, est pourtant transversale à la sémiologie, à l'économie et à la politique. Une « société de disponibilité », générant des

dispositifs d'activation intellectuelle de « communautés d'infâmes » mériterait peut-être de renouveler la thématique envahissante du « contrôle ».

Sophie Pène

Université Paris Descartes

¹ Ce court texte de Michel Foucault a été publié en 1977 (M. Foucault, « La Vie des hommes infâmes », *Cahiers du chemin*, n° 29, janvier 1977, pp.12-29.) puis repris dans *Dits et écrits* II, 237-253. Infâmes, sans célébrité, ou infimes, réelles, infortunées, telles sont les existences sur lesquelles se penche Foucault, lisant les registres d'internement du début du XVIIIe siècle. Deleuze commente brièvement ce texte dans *Pourparlers* ; je l'ai choisi pour illustrer le mélange d'indifférence et d'attention dont sont l'objet les salariés d'aujourd'hui.

² *Sémiologie et politique* s'entend ici dans la lignée des travaux de Jeanneret, Le Marec, Souchier : la forme et le contenu du « texte », compris à la fois comme objet (technique, circulant, métamorphosable) et comme potentiel interprétable, sont une matière analysable. Elle porte les marques de l'énonciation éditoriale (l'organisation de sa production) mais aussi les marques d'harmoniques dialogiques, selon l'expression de Bakhtine, qui organisent sa reconnaissance dans le corps social.

³ Par cette expression on englobera, sans détail dans le cadre de cet article, les paroles et écrits de production, documentant, alimentant, organisant ou glosant l'activité.

⁴ En 1932 la première thèse sur le monde ouvrier pose un point à partir duquel on peut suivre une revendication ouvrière incessante et soutenue par la sociologie, être associé à la conception des méthodes : « Du travail ouvrier on ne rétribue que des opérations mécaniques et quasi machinales car l'ouvrier doit d'abstenir de toute initiative et viser seulement à devenir un outil sûr et bien adapté à une tâche simple ou complexe mais toujours monotone ».

Halbwachs M. (1913) *La classe ouvrière et les niveaux de vie*, Paris : Félix Alcan. p. 12. Edition électronique :

http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/classiques/Halbwachs_maurice/classe_ouvriere/classe_ouvriere.html

⁵ Palloix, C. (2001) p. 279 in Azaïs C., Corsani A., Dieuaide P. (eds), *Vers un capitalisme cognitif. Entre mutations du travail et territoires*, Paris, L'Harmattan, p.279.

⁶ A la différence des recherches sur la communication d'entreprise, les SIC engagées dans l'étude de l'industrie de l'information (Moeglin, 2005) ou des dispositifs hypermédias (Baltz, 1998) mettent ce rapport entre le langage et l'économie au cœur des enjeux de leur travail.

⁷ Foucault M. (1977) *op.cit.*

⁸ Deleuze Gilles, *Pourparlers*, p. 147.

⁹ A la condition postmoderne de Lyotard (1979), Stiegler oppose que « post » induit que les principes de la société de consommation (industrialisation de la production et des échanges, croissance de la consommation entretenant la création de valeur) seraient en voie de s'éteindre. Les contraintes de développement, de production et de consommation ont pris des voies nouvelles, qui exigent de nouveaux dispositifs intégrant la mobilisation des attentions, des pensées. D'où le choix, également par Dufour ou Lipovetsky, du préfixe « hyper », appliqué à l'industrie et à la consommation.

¹⁰ Roberto Esposito (2000) a montré la dimension sacrificielle de la *Communitas* et le lien entre *munus*, la ressource, *officium*, le devoir, *donum*, le don,

¹¹ « Un ensemble résolument hétérogène, comportant des discours, des institutions, des aménagements architecturaux, des décisions réglementaires, des lois, des mesures administratives, des énoncés scientifiques, des propositions philosophiques, morales, philanthropiques », in « Le jeu de Michel Foucault », *Ornicar ? Bulletin périodique du Champ freudien*, n°10, juillet 1977, repris in *Dits et Ecrits*, volume 3 texte n° 206, Paris, Gallimard, 1991.

¹² Deleuze Gilles, 1989, *op. cit.*, p. 186.

¹³ Deleuze, G. (1990), « Post-scriptum aux sociétés de contrôle », in *Pourparlers*, Paris : Minuit. p.247

¹⁴ Gidel Thierry, 2004, « Instrumentation du management multi-projet », in Garel Gilles, Giard Vincent et Midler Christophe (eds), *Faire de la recherche en management de projet*, Vuibert, p. 281-301.

¹⁵Deleuze, G. (1990) *op.cit.*, p.243.

- Argyris, C. et Schön, A (2002). *Apprentissage organisationnel : théorie, méthode, pratique*, Bruxelles ; Paris : De Boeck université.
- Auroux, S. (1993) *La révolution technologique de la grammatisation*, Liège : Mardaga.
- Baltz, C. (1997) *Culture informationnelle : définition, effets, enjeux, appropriation*. Journées d'étude, Paris, Carré des sciences, 18 novembre. ADBS. <http://www.adbs.fr/uploads/journees/608_fr.php>
- Boltanski, L. (1990) « Ce dont les gens sont capables », *L'amour et la justice comme compétences*, Paris : Métailié.
- Borzeix, A. et Fraenkel, B. (2001) *Langage et travail. Communication, cognition, action*, Paris : Editions du CNRS.
- Cardon, D. (1997) « les sciences sociales et les machines à coopérer », *Réseaux* 85.
- Castel, R. et Haroche, C. (2001) *Propriété privée, propriété sociale, propriété de soi*, Paris : Fayard,
- Clot, Y. (1995) *Le travail sans l'homme*, Paris : éditions La Découverte.
- Deleuze, G. (1986) *Foucault*, Paris : Minuit
- Deleuze, G. (1989) « Qu'est-ce qu'un dispositif ? » in *Michel Foucault philosophe*, Paris : Seuil, p. 185-193
- Deleuze, G. (1990) *Pourparlers*, Paris : Minuit.
- Esposito, R. (2000) *Communitas. Origine et destin de la communauté*, Paris : PUF.
- Foucault, M. (2004) [1977] « la vie des hommes infâmes », « texte 51 », *Philosophie. Anthologie*, Paris : Folio Essais, p.562-587.
- Gidel, T. (2004) « Instrumentation du management multi-projet », in Garel, G., Giard V. et Midler, C. (eds), *Faire de la recherche en management de projet*, Paris : Vuibert, 281-301.
- Girin, J. (2001) « la théorie des organisations et les sciences du langage », in Borzeix, A. et Fraenkel, B., *Langage et travail. Communication, cognition, action*, Paris : Editions du CNRS
- Girin, J. et Grosjean, M. (dir.) (1996) *La transgression des règles au travail*, Paris : L'Harmattan.
- Halbwachs, M. (1913) *La classe ouvrière et les niveaux de vie*, Paris : Félix Alcan. Edition électronique : http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/classiques/Halbwachs_maurice/classe_ouvriere/classe_ouvriere.html
- Jeanneret, Y. et Ollivier, B (eds.) (2004)., « Les sciences de l'information et de la communication. Savoirs et pouvoirs », *Hermès*, no. 38, Paris : CNRS éditions.
- Liotard, J.-F. (1979) *La condition postmoderne*. Paris : Minuit.
- Moatty, F. (1995) *Communiquer au travail, comment et avec qui ?*, Centre d'Etudes de l'Emploi.
- Moeglin, P. (2005) *Outils et médias éducatifs. Une approche communicationnelle*, Grenoble : PUG

-
- Moulier-Boutang, Y. (1998) *De l'esclavage au salariat : économie historique du salariat bridé*, Paris : Presses universitaires de France.
- Palloix, C. (2001) « Post-face » in Azaïs, C., Corsani, A., Dieuaide, P. (eds), *Vers un capitalisme cognitif. Entre mutations du travail et territoires*, Paris : L'Harmattan.
- Pène, S. (2005) « Communauté et disponibilité », *Communication & Langages* 144, Paris : Armand Colin.
- Perriault J.(1989), *La logique de l'usage, Essai sur les machines à communiquer*, Paris : Flammarion.
- Stiegler, B. (2004a), *De la misère symbolique. 1. L'époque hyperindustrielle*, Paris : Galilée
- Stiegler, B. (2004b) « la numérisation du son », *Communication & Langages* 142, Paris : Armand Colin, p.33-42.
- Souchier, E., Jeanneret, Y. et Le Marec, J. (eds) (2003), *Lire, écrire, récrire - objets, signes et pratiques des médias informatisés*, Paris : Editions de la BPI
- Weissberg, J.-L. (1999) *Présence à distance*, Paris : L'Harmattan.